

Pierre Laurendeau

***Le Passager
clandestin***

ÉT AUTRES HISTOIRES BRÈVES



Club Samizdat

Dans la même collection

1. *Pedro Oro Enla Espalda, Argentine, novembre 2019, 2020.*
2. *Welcome Bienvenue, Le Clou du spectacle, Rétrospective, Musée des Beaux-Arts de Lyon, été 2019, 2020.*
3. «*Fèque Niouws*», *la collection complète, 2020.*
4. *Le Poète, Poèmes nuls, 2020.*
5. *Le premier roman en Emojis, 2020.*
6. *À la Une!* (pastiches de premières pages ou couvertures de journaux et revues), 2021.
7. Collectif, *Chiennes de vies!* (biographies imaginaires), 2021.
8. Groupe alpin du Gros-Caillou, *Expédition au K2, 2021.*
9. Pierre Laurendeau, *Le cinéma n'est pas la vie, 2021.*
10. Collectif, *31 vues sur rue, 2022.*
11. Sâr Qizil Geri, *Les Dix Secrets sumériens, 2022.*
12. Pierre Laurendeau, *Qu'il est doux d'écrire une belle histoire d'amour quand la guerre est si proche, 2022.*
13. Collectif, *Yves Ledroit, alpiniste et poète, 2022.*
14. Ramón Alejandro, Armando López Salamó, *146 dessins érotiques (bilingue), 2022.*
15. *Moi, Le Grand Livre de Moi, 2022.*
16. *Actes des Journées Oumonpo (Champcella), 2022.*
17. *Jean-Jacques Gévaudan, peintre du désir en clair-obscur, 2022.*
18. Yak Rivais, *Con fetti, 2022.*
19. *48 dédicaces modèles, 2022.*

(SUITE EN FIN DE VOLUME)

Pierre Laurendeau

***Le Passager
clandestin***

ÉT AUTRES HISTOIRES BRÈVES

Club Samizdat

SOMMAIRE

L'ouverture de la chasse	9
Le passager clandestin (1977)	11
Les œufs de la mère Poule	13
Un voleur.....	15
Un exploit.....	17
Les trafiquants de nuages	19
Les écrivains.....	21
La perruche.....	23
Le Tour de France	25
Mon tigre.....	27
La chasse à court	29
Je ne suis jamais allé au festival de Cannes... (2003)	31
Festival de Cannes (suite).....	35

Jardin d'enfants (1987)	37
Mer ou montagne?	41
Les kangourous	43
<i>Recette</i>	
Chrétien à l'étouffée.....	45
Une époque formidable.....	47
L'art contemporain.....	49
La tour Eiffel.....	51
Rencontres.....	53
L'opéra	57
Ken lit Marx	59
La crème Désopilante.....	61
La marelle	65
Le diable	67
La chasse aux morilles	69
<i>Recette</i>	
Les pisse-vinaigre	71
L'ours.....	73
Dédé champion	75

Les mots perdus	79
Ken investit.....	81
Une expédition	83
Sel.....	85
Les géants de pierre	87
Les bateaux	89
Nains en or	91
Ken et la vraie vie.....	93
Les amours en cage	95
Le médecin	97
Bombasse.....	99
Concepts stores.....	101
Voyages.....	103
Le dernier écrivain	105
<i>Postface</i>	107

L'OUVERTURE DE LA CHASSE

C'est le premier dimanche d'automne. Mon père vérifie que son fusil est bien graissé et met une poignée de cartouches dans sa poche. Il me passe la main dans les cheveux :

– Allez, viens! C'est l'ouverture de la chasse.

On se rend au stade. Il y a déjà du monde dans les tribunes. Ça gesticule, ça crie. Un grand nombre de supporters agitent leurs armes.

Les deux équipes arrivent sur le terrain, les bleus et les blancs.

– On n'a le droit de tirer que les bleus, m'explique mon père.

Le vacarme est devenu assourdissant. Un coup de feu claque. Un joueur bleu s'effondre sur la pelouse. Hurlements et protes-

tations des supporters. Mon père est très en colère :

– C'est pas du jeu ! La partie n'est même pas commencée !

L'arbitre, pressé de se mettre à l'abri, siffle et part en courant vers les vestiaires. Le ballon arrive sur un joueur blanc, qui galope vers les buts adverses. Un bleu tente de s'interposer, mais il est rapidement éliminé – le coup devait être mal ajusté car il soubresaute deux bonnes minutes avant de s'immobiliser. Un autre bleu réussit à récupérer le ballon et fonce vers le camp des blancs.

Mon père, qui a l'habitude de chasser, vise calmement. En plein dans la tête. Beau tir ! Les supporters applaudissent. Mon père, modeste, s'incline à droite, à gauche, pour remercier.

La partie est vite réglée. Un maladroit a tiré un blanc.

– L'an prochain, ça fera un bleu de plus, commente mon père, laconique.

LE PASSAGER CLANDESTIN (1977)

Je vis au fond d'un lit. Parfois leurs pieds me cognent lorsque l'amour les fait remuer comme des palmes.

L'autre s'écrie :

– Qu'est-ce ?

Et *elle* répond :

– Ce n'est rien, mon chéri ; juste un passager clandestin.

Les pieds accélèrent leurs battements et me cognent plus durement ; les *siens* me frappent toujours où je suis le plus sensible : le nez, la bouche, le ventre ou le sexe. L'autre comprend le jeu et, au milieu des râles, donne aussi des coups, mais avec une telle maladresse !

Quand il est parti, j'ai la permission de sortir : je me glisse alors furtivement dans le

placard à balais, qui n'est pas large, mais où je peux enfin me tenir debout ; je rampe vers la cuisine, chaparde un morceau de poulet froid ou l'un quelconque des reliefs de leur repas.

Puis *sa* voix me saisit au milieu de ces instants de liberté.

– Va te cacher, les invités arrivent !

LES ŒUFS DE LA MÈRE POULE

La veille de Pâques, au crépuscule, mon père me fait signe de l'accompagner. Il s'est muni d'une pince coupante et d'une massette.

– Tiens, prends ça...

Il me tend un marteau de charpentier.

Nous nous rendons en silence au grillage qui sépare notre jardin du poulailler de la voisine – un établissement semi-industriel qui fournit en œufs de Pâques toute la région. Meticuleux, mon père découpe une belle ouverture ronde avec sa pince coupante et nous entrons dans le poulailler, écrasant systématiquement tous les œufs à coups de marteau et de massette. Ça nous prend plusieurs heures. Au retour, après avoir franchi le grillage, mon père fait des soudures – impos-

sible de voir par où nous sommes passés.

Nous mettons les vêtements à la machine à laver et nous débarrassons sous la douche des traces gluantes.

– Au moins, demain matin, on ne sera pas réveillés par les cloches, dit mon père.

UN VOLEUR

Je rencontre Alphonse par hasard. Ça fait plusieurs lustres que je ne l'ai pas vu. J'admire son beau costume fait sur mesure.

– Dis donc, ça marche bien pour toi! m'exclamé-je, admiratif.

Je me souviens des années de galère qu'a connues Alphonse quand nous étions jeunes.

– Plutôt, oui. J'ai trouvé un job en or: j'embrasse des femmes riches.

Devant mon air ébahi, il précise:

– J'ai découvert que ma salive était très corrosive. Quand j'embrasse, ça dissout les dents. Je n'ai plus qu'à récupérer les couronnes et à les vendre à un receleur.

Il me sourit. Ça brille dans sa bouche.

UN EXPLOIT

Je viens de lire dans le journal qu'un athlète a battu le record du monde du marathon à reculons, en un peu plus de trois heures. Pas mal! Ça m'a rappelé mon ami Dédé, à qui il arrive toujours des aventures pas croyables. La semaine dernière, au comptoir du bar des Navigateurs de l'Immobile, j'en racontais une à Bébert :

– Comme chaque fin de semaine, Dédé se lançait dans ce qu'il appelait son Festival de Flemme : essayer de rester au lit du vendredi soir au lundi matin. Un dimanche après-midi, ça sonne à sa porte. Bien calé dans ses oreillers, la télé en boucle sans le son, le pack de bières à portée de main, Dédé ne bouge pas d'un cil. Puis ça insiste. Au bout d'un quart d'heure, Dédé se lève, ouvre la porte,

et découvre une superbe blonde. «Vous venez de remporter le Grand Prix du Festival de Flemme, décerné par un jury international», lui dit-elle en faisant des mines.

– Et alors ? me demande Bébert, qui n'en croit pas ses oreilles.

– Dédé s'est marié avec la blonde, a eu beaucoup d'enfants et n'a plus jamais participé au Festival de Flemme.

LES TRAFIQUANTS DE NUAGES

C'est une activité peu connue, mais en plein développement avec les années de sécheresse qui se succèdent. Il existe une bourse internationale, où les traders peuvent acheter et revendre des nuages au plus offrant. Et ça rapporte. Comme dit Ken, un ami dans la combine: « Depuis que je vends du vent, je peux investir dans le dur. »

Le principe est simple: des pays dans le besoin mettent aux enchères leurs nuages. L'acquéreur envoie une flotte d'avions gros porteurs, qui récupèrent les cumulonimbus dans de grands filets. Et le tour est joué.

Sauf qu'il y a des arnaqueurs: ils proposent à bas prix, sur le *dark*, des nuages de pluie qui, une fois à destination, s'évaporent en un rien de temps.

– L'important, précise Ken, c'est d'avoir fait sa marge au moment du chargement.

LES ÉCRIVAINS

Mon père collectionne les écrivains. Pour les prendre dans ses filets, il poste une petite annonce dans une revue littéraire: « *Importante maison d'édition / Les Pigeons voyageurs / édite tout manuscrit / Revenus et notoriété assurés / Écrire à...* »

Nous avons à la maison une belle collection, que mon père range à la cave – sinon, ma mère proteste: « Ils salissent tout et boivent notre vin. » On les nourrit avec les épluchures et des quignons de pain rassis.

Mon père les sort pour les grandes occasions, notamment les cousinades. Il les lave, leur coupe les cheveux, leur taille la barbe et les munit de lunettes de soleil pour l'acclimatation à la lumière du jour. Il leur dit que les cousins sont membres d'un presti-

gieux prix littéraire. On s’amuse à leur faire déclamer des vers, ou des extraits des épais manuscrits qui ne les quittent jamais. Après ces bons moments d’amusement innocent, mon père les remise à la cave à coups de pied au cul.

– Au boulot, fainéants! fait-il mine de se fâcher.

Il n’est jamais content du résultat, et les écrivains reprennent sans cesse leurs textes, persuadés qu’ils seront un jour les Victor Hugo ou Albert Camus de leur époque. Parfois, mon père en sort deux ou trois pour de menus travaux : tondre la pelouse, repeindre les volets... Mais ils sont tellement maladroits qu’il les renvoie à la cave en les bourrant de coups de poing.

– C’est-y pas malheureux d’avoir deux bras et d’être incapable de s’en servir! hurlet-il.

À ce régime, il en meurt de temps à autre. On les enterre discrètement dans le poulailler de la voisine et mon père adresse une nouvelle annonce à la revue littéraire.

LA PERRUCHE

Un jour, au comptoir des Navigateurs de l'Immobile, Bébert arrive avec une perruche sur la tête.

– Tu as une perruche sur la tête, je lui dis.

Bébert soupire :

– Je sais... J'ai une perruche sur la tête, et tu sais pourquoi ?

– Non, je lui réponds.

– Si j'avais trouvé mon chapeau, je n'aurais pas de perruche sur la tête.

LE TOUR DE FRANCE

Avec Bébert, on a monté une arnaque au Tour de France.

On a acheté un vélo. Bébert, qui est plus mince que moi, enfile un maillot jaune et arrive sur la ligne d'arrivée un quart d'heure avant la course officielle. Bébert est salué par les autorités locales, il fait la bise aux demoiselles à bouquet et empoche l'enveloppe de la prime du gagnant de l'étape. Puis on trisse. Vite fait. Une fois à l'écart, on se partage les billets.

Mais voilà, les bonnes idées, ça finit par se savoir. L'autre jour, Bébert arrive à l'étape – une ville de province avec son maire à ruban, son préfet à galons, ses majorettes à minijupe – et s'apprête à monter sur le podium. Surprise ! Il y a déjà un gagnant, avec un maillot

jaune, qui rigole. Le maire se triture la barbe, perplexe. On est partis sans demander notre reste.

Je propose :

– L'an prochain, on fera le Tour féminin.

Mais Bébert n'est pas chaud pour changer de sexe.

MON TIGRE

J'ai adopté un tigre.

Au départ, c'était plutôt une blague de comptoir, entre Bébert et moi.

– Et ton tigre? me demandait Bébert.

– Ça pousse! Ça pousse! je répondais, avec un clin d'œil.

Mais ça a fini par se savoir. Tout le monde me demandait des nouvelles du tigre, même mon chef au boulot.

– Faudra nous le présenter, ça fera de la publicité à l'entreprise.

Il a bien fallu que j'adopte un tigre. J'avais déjà un chat. Ma femme trouvait que ça suffisait.

– Où est-ce qu'on va le mettre?

C'est vrai qu'on vit dans un appartement pas très grand, dans les cinquante mètres carrés.

Au début, entre le chat et le tigre, ça s'est plutôt bien passé. Ils se sont flairés, se sont crachés dessus, puis ont fini par partager les croquettes. Même que le chat dormait contre la grosse patte du tigre.

Le marchand m'avait dit : « C'est un tigre bonsaï, il ne devrait pas grossir. »

Est-ce à cause des croquettes, trop riches en vitamines ? Le tigre a commencé à prendre un peu trop de place. Surtout qu'il dormait sur notre lit.

– Il faudrait s'en débarrasser... a suggéré ma femme.

– On ne peut pas : c'est un tigre de collection. Et mon chef m'a promis une augmentation si je l'amène au boulot.

Un jour, on n'a plus vu le chat. On l'appelle : « Minou ! Minou ! » On s'est penchés par le balcon (on habite au cinquième). Pas de Minou ! Le tigre se léchait les babines.

– Tu as vu comment il nous regarde ? a chuchoté ma femme, pas très rassurée.

Hier, j'ai cherché ma femme, je ne l'ai pas trouvée. Le tigre m'a regardé bizarrement. J'ai été contraint de m'en séparer.

LA CHASSE À COURT

À la fin de l'automne, quand les jours ont bien rétréci, mon père emmène ses copains à la chasse à court. C'est une coutume du pays : on délimite un rectangle, avec un grand et un petit côté, et on répartit les chasseurs le long de chaque grand côté, qui ne doit pas excéder quinze mètres ; le petit, lui, mesure trois mètres au maximum.

Auparavant, les chasseurs ont fait bombe de gibier et bu de nombreuses bières. Ils arrivent en titubant et ont bien du mal à se tenir debout à leur affût. Mon père, qui sert d'arbitre – il est monté dans l'observatoire à faune qui domine le terrain –, donne un coup de sifflet. Une fois la fumée dissipée, il redescend de son perchoir et compte les morts.

– Ç'a été une bonne saison, me dit-il de retour à la maison. Cinq beaux mâles.

JE NE SUIS JAMAIS ALLÉ AU FESTIVAL DE CANNES... (2003)

À cela plusieurs raisons : je n'aime pas le bord de mer ; j'ai eu, une fois, une intoxication alimentaire en mangeant des croisettes pas fraîches ; et, surtout, je n'ai jamais vraiment su de quel Cannes il s'agit.

En effet, on répertorie :

– Cannes, dans le département des Alpes-Maritimes ;

– Cannes-Écluse, dans le département de Seine-et-Marne ;

– Cannes-et-Clairan, dans le département du Gard ;

– Cannes, en Italie, célèbre pour sa bataille ;

– Cannes, en Nouvelle-Écosse (Canada) ;

– Kanne, en Belgique...

Imaginez le temps perdu à la recherche du bon «Cannes». C'est un peu comme de retrouver le col par lequel Hannibal a franchi les Alpes, pour aller se bagarrer avec les Romains... à Cannes (Italie) justement!

J'ai bien essayé Kanne en Belgique, mais son festival de cinéma est arrêté depuis quelques années. J'ai écrit au maire de Cannes-et-Clairan, qui m'a répondu gentiment d'aller voir ailleurs s'il y était (apparemment, je ne suis pas le premier cinéophile égaré). Je pourrais, bien sûr, m'inscrire à l'École nationale supérieure des officiers de police de Cannes-Écluse et passer mes soirées au cinéma local (s'il y en a un...). Ou migrer en Nouvelle-Écosse, sur les traces des anciens Acadiens, que le «Grand Dérangement» a ramenés chez nous sans leurs toponymes qui, eux, sont restés au Canne...ada.

L'âge venant, mes centres d'intérêt se déplacent. D'où mon projet, à la fois simple et ambitieux : monter un festival de cannes où l'on présenterait toutes sortes de bâtons de marche, des cannes blanches à celles pour

randonneurs. Voire un festival de canes, pour les amateurs de palmipèdes. Le champ de la réflexion est vaste; vous êtes invités à y participer, en buvant quelques canettes!



Le Festival de Cannes, sur la Croisette.

FESTIVAL DE CANNES (SUITE)

Justement, mon ami Bébert y est allé, à Cannes.

À son retour, bronzé et chemisette à fleurs, au comptoir du bar des Navigateurs de l'Immobile on ne le reconnaissait plus, notre Bébert.

– Dis donc, t'a changé! lui a dit Jojo, le patron.

Bébert a retiré ses lunettes, façon De Niro dans *Les Affranchis*.

– T'as dit?

Le patron est retourné essuyer ses verres.

– Alors, je demande, la chasse aux starlettes, ça a marché?

– Quinze, répond Bébert, laconique.

Je siffle.

– Pas mal!

– Tu parles, c'étaient des starlettes des années soixante venues en voyage organisé «Souvenirs de la Croisette».

JARDIN D'ENFANTS (1987)

À Jacques Abeille.

Il paraît que je vais être père ; mais je n'en crois rien.

Le jour de mon mariage, ma mère m'avait prévenu, avec un clin d'œil :

– Dans quelques mois, ta femme aura de l'aérophagie. Laisse faire la nature !

Aussi, ça ne prend pas : je ne suis pas un chou et ma femme encore moins une rose. Cette blague !

– J'espère que ce sera une fille. Et toi ?

*

Je commence tout de même à être un peu inquiet des proportions du ventre de ma femme.

– Tu devrais consulter un gastro-entérologue.

Elle se met à rire :

– Pourquoi pas un oto-rhino !

Je hausse les épaules et vaque à mes occupations, qui sont variées : collection de timbres, décalcomanies, images de tablettes de chocolat, automobiles miniatures...

*

Ma femme me téléphone de la clinique.

– Ils vont t'opérer ?

Je suis alarmé ; j'ai fermé les yeux et voilà le résultat : son pauvre petit ventre plein d'air malsain, que le chirurgien va devoir dégonfler avec une épingle ou une aiguille à tricoter.

Dans son lit, ma femme est détendue, souriante, et je vois bien que son ventre a diminué. Je suis soulagé.

– Ça ne t'a pas fait trop mal ?

L'infirmière me tend un affreux petit animal, qui pousse des cris et gesticule mollement. Je me recule, dégoûté.

– Mais c'est *ton* fils, mon chéri, dit ma femme, scandalisée.

*

Je détourne la tête pour pleurer : pourquoi s'obstine-t-elle dans cette facétie de mauvais goût ? Et cette infirmière, sûrement complice...

– Ma chérie, tu as avalé quelque chose de pas très frais, l'hiver dernier. J'ai été négligent, je le reconnais ; j'aurais dû t'envoyer tout de suite consulter un spécialiste. Il aurait retiré ce parasite de ton ventre. Ça ne fait rien, tu es guérie, à présent ; c'est l'essentiel et je t'aime.

*

Quand ma femme est rentrée de la clinique, elle a ramené la chose avec elle. Une nuit, je me suis levé sans bruit, je l'ai enve-

loppée dans une serviette et l'ai déposée sur les marches d'une église. Pourquoi une église? je n'en sais fichtre rien, mais ça m'a paru plus convenable qu'un bureau de poste.

*

Maintenant, ma femme me regarde avec des yeux soupçonneux, mais son ventre reste bien plat comme un fond de tarte.

Un soir, je me risque:

– Il faudrait songer à planter des enfants ; on commence à nous regarder bizarrement dans le voisinage.

Première parution :

« La Nouvelle postale », Deleatur, 1987.

MER OU MONTAGNE ?

C'est l'été. Accoudé au zinc du bar des Navigateurs de l'Immobile, Bébert, bermuda et chemisette hawaïenne de rigueur, affiche son horreur des vacances.

– La montagne, c'est la mer en plus vertical.

– Explique...

– Dans les deux cas, le vrai gagnant, c'est l'huile solaire.

Le Spinoza des comptoirs plonge du nez dans son verre. On n'en saura pas plus.

Je quitte le bar en plein désarroi ontologique. Sur la vitrine de l'agence de voyages voisine, une affichette promet la Corse : « La montagne les pieds dans l'eau. » Et là, je prends conscience de la profondeur de la pensée bébertienne : la tautologie paysagère.

Si la montagne corse se baigne dans la mer,
à quoi bon faire venir des touristes, qui res-
teront étrangers à cette union du fluide et de
l'immobile, à cet orgasme de l'écume et de
la neige.

Bravo, Bébert!

LES KANGOUROUS

Je croise à nouveau Alphonse.

– Alors? T’embrasses toujours des femmes riches?

Alphonse, penaud :

– Ben non... Ma salive n’est plus corrosive...

– Ah! dommage! Je t’aurais bien demandé un tuyau... Depuis que ma femme a été mangée par le tigre, j’ai un peu de mal à joindre les deux bouts...

Un temps.

– Et alors... des projets?

– Je me suis lancé dans l’élevage de kangourous angoras.

– Pas mal! Ça rapporte?

Alphonse, désabusé :

– Pas tant que ça, ce sont des kangourous nains... C’était pas précisé sur le prospectus.

RECETTE

CHRÉTIEN À L'ÉTOUFFÉE

Choisir un lion de belle taille, encore jeune et dodu. Inciser le ventre de l'animal, le vider. Faire entrer le chrétien, préalablement mariné dans une préparation d'herbes aromatiques et d'huiles parfumées (saint chrême...), à l'intérieur du lion. Recoudre avec du fil de la Vierge.

Hisser le lion sur le gril. Laisser cuire à petit feu dix à douze heures, en retournant toutes les demi-heures.

Lorsque le lion est doré à point, le retirer du feu, ouvrir le ventre de l'animal et extraire le chrétien. Jeter le lion.

Découper le chrétien en tranches; réserver le jus.

Se consomme également froid, en garniture de salade composée.

C'est un plat très digeste.

Première édition :
« La Bibliothèque gourmande »,
Deleatur, 1985.

UNE ÉPOQUE FORMIDABLE

– On vit une époque formidable, me dit Dédé, la bouche pleine de purée.

De temps en temps, Dédé m'invite chez lui, pour que je voie à quel point il est heureux avec sa femme et ses quatre enfants. Ce soir-là, c'est purée-saucisse. Saucisse au singulier : il faut la partager en sept.

Je m'essuie discrètement la figure et relance la discussion :

– Ah oui, t'as raison...

Après avoir avalé son tronçon de francfort, Dédé reprend le fil de la conversation :

– Hier, par exemple, je donne deux euros à un SDF qui faisait la manche devant le bureau de tabac où je joue au Loto, chaque vendredi.

– Et alors ? Ça t'a porté chance ?

– Et comment ! J'ai gagné *trois* euros. De contentement, j'en ai filé un au SDF en sortant.

L'ART CONTEMPORAIN

À Julien, neveu et artiste.

Je suis convié au vernissage d'une exposition d'un artiste contemporain que je ne connais pas. Mais bon, quand on peut grignoter des petits fours à l'œil, on ne fait pas le difficile.

Je grimpe à la galerie, tout en haut de Ménilmontant. Bourrée à craquer. J'arrive quand même à me faufiler jusqu'au buffet, où il n'y a que des petits pois, peints en rouge. Là, je m'aperçois d'un truc louche, qui m'avait échappé en entrant : tout le monde a des boutons sur la figure, genre furoncles géants. De plus, aucun tableau sur les murs. Je m'interroge : peut-être me suis-je trompé de crémerie, il s'agit sans doute d'un

centre de soins de suite pour victimes de rougeole aggravée. Je cherche, fébrile, mon carton d'invitation (décoré, lui aussi, de points rouges). C'est la bonne adresse.

Les gens commencent à me regarder, avec un certain mépris je dirais.

Je suis le seul sans points rouges sur le visage.

LA TOUR EIFFEL

Bébert a décroché un nouveau job. En intérimaire. Il fait la tour Eiffel, version homme-sandwich. L'agence graphique qui a concocté le dispositif n'a pas bien réfléchi aux déambulations urbaines avec une reproduction de la Dame de fer au 1/100.

Bébert arpente les trottoirs, cognant la réduction à tous les fils électriques, enseignes et branches d'arbres. Derrière lui, c'est un vrai champ de bataille. Les badauds commencent à le suivre, pris d'une franche rigolade.

Alors qu'il vient de ruiner l'auvent du bar des Navigateurs de l'Immobile, Jojo, le patron, sort, le torchon sur l'épaule.

– Enfin, Bébert! Fais gaffe où t'avances!
Jojo n'aurait pas dû le réprimander.

Bébert s'est retourné. Et vlan! dans les bacs de géraniums du premier étage, qui font la fierté du bistrotier. Levant les bras au ciel, Jojo retourne derrière son bar.

Bébert promène sa désolation cinquante mètres plus loin. Un balcon s'effondre, avec ses nains de jardin pour espaces réduits. Puis il accroche une ligne moyenne tension. La rupture provoque un flash genre soudure à l'arc. En quelques minutes, la tour Eiffel n'est qu'un tas de cendres. Heureusement, Bébert a eu le temps de se dégager ; il regarde flamber son job sans trop de regrets.

– Imagine, il me dit, si ç'avait été la vraie. Quinze mille morts. On en aurait parlé dans les journaux!

RENCONTRES

Dédé m'a persuadé de m'inscrire à un site de rencontres.

– Je connais des tas de gens à qui ç'a réussi... précise-t-il pour emporter mon adhésion.

Sans beaucoup de conviction, je renseigne la fiche. Comme c'est gratuit, je ne prends pas trop de risques. À « Vos goûts », je mentionne : « Le clavier bien tempéré... » Avec un peu de chance, je tomberai sur une dactylo à longues jambes qui aime Bach.

Ça n'a pas tardé. Coralie veut discuter avec moi : « SLT, cc »

Je ne parle pas le SMS, alors je m'abstiens de répondre. Coralie, dont on ne voit pas les jambes, affiche un profil distingué, avec des creux et des bosses bien répartis. « SLT, sa va ? »

Là, j'en saisis la moitié. Je m'apprête à taper «Oui, et toi?», quand une petite lumière se met à clignoter sur l'écran; un message s'affiche: «*Cher adepte, pour répondre, tu dois t'abonner – dix euros par mois, sans engagement.*» Dix euros pour discuter avec Coralie, ça reste raisonnable, surtout si ça «matche» entre nous (selon le lexique fourni par le site, ça veut dire qu'on a des atomes crochus, comme on disait à l'ère nucléaire).

Une fois le règlement effectué avec ma carte bancaire, la conversation se poursuit.

«T'aimerai me rencontré?» demande Coralie. Dans un transport d'enthousiasme, faisant fi de l'orthographe approximative de ma correspondante, je tape: «Oh oui!» Elle me donne une adresse où, ce soir, se déroule un *speed dating* – une sorte de réunion Tupperware pour cœurs esseulés.

Je n'ai rien de prévu et je suis curieux de la suite de l'aventure... Des fois que... On ne sait jamais... Le quinquabedonnant a peut-être la cote en ce moment.

Je me rends dans une banlieue sinistre, alternant entrepôts rouillés et barres d'HLM

décrépies. Ce n'est pas le cadre idéal pour rencontrer l'amour de sa vie, mais bon... L'adresse correspond à une sorte de bar de nuit, dont l'enseigne en néon baveux annonce «Au Pigeon blanc». Je me déleste d'un billet de cinquante et pénètre dans l'établissement.

Une centaine de quinquas bedonnants se sont tournés vers moi, à la fois compatissants et désespérés.

L'OPÉRA

– On va à l'opéra, décrète mon père.

Fusil en bandoulière, on prend le métro et on arrive place de l'Opéra, où une file d'amateurs attend patiemment. Les armes donnent un petit air de prise de la Bastille à la foule bon enfant, en cette paisible soirée d'été.

On entre. On s'assoit.

– Pour une fois, on est bien placés!

Mon père adore la musique classique, surtout les marches militaires.

– Tu connais la phrase de Billy Wilder? me demande-t-il.

Je fais non de la tête.

– *« On sait qu'on est à l'opéra quand on regarde sa montre au bout de deux heures et demie et qu'on s'aperçoit qu'on n'y est que depuis vingt minutes. »*

Je rigole. Les voisins aussi. Celui à ma droite s'est muni d'un fusil d'assaut.

– C'est pas un peu excessif? chuchoté-je à mon père.

Il hausse les épaules. Pour lui, la grosse artillerie devrait être réservée aux concerts de rock.

KEN LIT MARX

Je croise Ken à la Défense, au pied de sa tour, un carton dans les bras.

– Tu t'en vas ?

– Je me suis fait virer...

Il m'explique que la bulle des nuages s'est volatilisée.

– Le cumulo, qui valait 30 000 euros le kilo il y a trois mois, s'échange maintenant à cinq, et encore, les bons jours !

Je compatis, enfin pas trop. J'ai toujours trouvé stupides les emballements de la spéculation, comme les bulbes de tulipe en Hollande au XVII^e siècle, qui valaient plus cher qu'un carrosse. Je regarde dans son carton et y découvre *Le Capital* de Marx, *La Grande Transformation*, de Polanyi, ainsi que *Le*

Droit à la paresse de Paul Lafargue. Je siffle, admiratif.

– Tu vas profiter du chômage pour te mettre à la lecture?

– Pas du tout, ce sont mes grigris.

LA CRÈME DÉSOPILANTE

Alphonse a un nouveau job. Il a laissé tomber l'élevage de kangourous angoras. Maintenant, il vend la crème Désopilante, « *la crème qui déride en protégeant la peau* ».

– C'est vraiment épatant. J'en vends par cartons à mes ex-femmes riches.

Alphonse a toujours su concilier amour et travail.

– Une noisette sur la figure suffit à repousser les rides et à faire venir la joie au cœur!

Il a bien appris ses éléments de langage, comme on dit aujourd'hui à la place de « boniment ».

– Et c'est sans danger?

Alphonse lève les bras au ciel.

– C'est bio, garanti 100 % non chimique.

Ce matin, dans le miroir, j'ai détecté une nouvelle ride, à la jonction du nez et du front. Je trouve que ça nuit à mon profil grec.

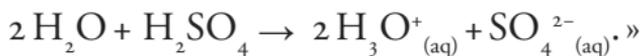
– OK! Je te prends un flacon.

Au moment de payer, il me présente un formulaire à signer.

– Juste une formalité...

Avant de cocher la case «Je reconnais avoir pris connaissance des effets secondaires que peut entraîner une application régulière de la crème Désopilante», je lis le paragraphe en caractères minuscules – heureusement, j'ai de bons yeux.

«La crème Désopilante est déconseillée aux femmes enceintes, aux enfants de moins de dix-huit ans et aux personnes allergiques au



– C'est quoi, cette formule? je demande. Alphonse a un geste d'ignorance:

– Moi, j'ai pas fait chimie. À l'école, j'ai surtout suivi les cours de récréation.

Je scanne la formule avec mon smart-

phone. Wikipedia me renseigne: celle de l'acide sulfurique, alias vitriol.

Finalement, je n'ai pas acheté la crème Désopilante.

LA MARELLE

Enfant, j'aimais jouer à la marelle sur la cour de récréation. Jusqu'au jour où plusieurs élèves sont partis au Ciel. On ne les a jamais revus.

LE DIABLE

J'ai vendu mon âme au diable. À un pauvre diable, qui faisait la manche devant le tabac de mon quartier. À force de lui donner vingt centimes, on a lié connaissance. Je l'ai invité à prendre un verre au bar des Navigateurs de l'Immobile.

– Jamais d'alcool, précise-t-il. Je pourrais prendre feu.

Il m'explique son parcours.

– Trop sensible, soupire-t-il. Enfoncer mon trident dans les fesses de malheureux en train de rôtir sur le gril éternel, très peu pour moi. J'ai demandé à être affecté aux entrées. Mais ça m'a déprimé: tous ces braves gens, qui arrivent là pour un pas de côté, et parfois sans le savoir! J'ai alors été envoyé sur Terre, à la chasse aux âmes. Mais je ne suis

pas très bon, avoue-t-il entre deux soupirs.
C'est pour ça que je fais la manche.

Je suis quelqu'un de compatissant.

– Mon âme, je n'en ai guère pris soin.
Elle ne doit pas valoir très cher...

Une lueur d'espoir s'allume dans son œil
infernale.

– Deux euros?

– D'accord!

Il me refile la pièce que je viens de lui
donner.

LA CHASSE AUX MORILLES

À Pianine,
traqueuse de morilles.

– Viens, dit mon père, c'est la saison des morilles.

Il a graissé son fusil, garni sa cartouchière.

On arrive dans une clairière où sont assemblés une quinzaine de chasseurs. Plus une vingtaine de pauvres types, pas très à l'aise dans leur déguisement.

J'ai dû faire une remarque.

– T'inquiète, dit mon père, c'est que de la mauvaise graine.

RECETTE

LES PISSE-VINAIGRE

Certaines femmes ont la particularité, lorsqu'elles boivent du vin, de le transformer en vinaigre.

Chez les riches négociants du pays, on les utilise pour les noces et banquets. Après viandes et poissons, on apporte la salade dans un immense compotier de baccarat : langoureusement étendues sur un lit de scaroles ou de laitues, les jeunes filles – que l'on a choisies jolies – commencent d'absorber les grands crus comme s'il s'agissait de limonade.

Au bout de quelques bouteilles, fin grises, elles se taquinent gentiment, roulant les unes sur les autres, tout en répandant le précieux liquide que leur charmant petit alambic a

métamorphosé en assaisonnement de première qualité.

Lècheries et papouilles ont passablement fatigué la salade ; aussi les jeunes filles enjambent-elles le cristal et, nues et titubantes, s'en retournent aux cuisines.

Première édition :
« La Bibliothèque gourmande »,
Deleatur, 1985.

L'OURS

Bébert a recueilli un ours. Pas en peluche, mais un plantigrade adulte qui va sur ses 300 kilos.

– Comment tu l’as fait entrer dans ton studio ? demande Jojo, le patron du bar des Navigateurs de l’Immobile.

– Par la porte, répond Bébert.

Tournée de rigolade pour tous.

L’histoire est à la fois simple et insolite. Par un site de rencontres, Bébert « matche » avec une fille qui met une seule condition pour concrétiser : qu’elle puisse venir avec son ours. Elle est arrivée avec Balou, un ursidé domestiqué. « J’ai oublié quelque chose dans la voiture », dit-elle à Bébert. Elle a redescendu les cinq étages sans ascenseur, mais n’est jamais remontée.

Bébert a gardé l’ours.

DÉDÉ CHAMPION

Je suis de nouveau invité chez Dédé. J'arrive avec une bouteille d'orezza, car j'ai ouï-dire que Dédé ne boit plus que de l'eau. Autant que ce soit de la bonne. Ce soir, c'est chou de Bruxelles. Au singulier. Enfin, un par personne tout de même! Dédé vient m'ouvrir dans une tenue étrange, croisement de *Star Trek* et de maillot cycliste de compétition.

– Que t'arrive-t-il? je demande.

– T'inquiète, je t'expliquerai à table.

Le repas est rondement mené. Après la demi-carotte en bâtonnet (singulier) arrive le plat principal. Toute la famille semble très fière de l'accoutrement de Dédé. Qui passe un bras autour des épaules de sa chérie.

– Voilà, me dit-il à brûle-pourpoint. Tu as devant toi le champion du monde du kilomètre arrêté.

Devant mon incompréhension bien compréhensible, il explique :

– C'est une nouvelle discipline, que j'ai inventée récemment. Le kilomètre arrêté exige un entraînement de chaque instant, une forme physique olympique, un coach prévenant et disponible (regards énamourés vers la chérie).

– Mais encore...

– J'y viens. Il n'est pas nécessaire que les concurrents soient en présence les uns des autres. Il suffit d'une déclaration d'intention. En revanche, ils doivent pointer régulièrement aux bornes d'immobilité, qui sont virtuelles et mobiles...

Je l'encourage, tout en mastiquant lentement une demi-feuille de chou de Bruxelles.

– C'est tout de suite plus clair... Mais encore?

– Eh bien, tu me vois, bien calé dans mon canapé, un bock de b... d'eau minérale à la main, et pianotant en virtuose sur mon

smartphone. C'est celui qui a cliqué le maximum de bornes qui gagne.

– Génial! Et vous êtes nombreux à pratiquer la discipline?

– Pour l'instant, je suis seul, mais le potentiel est énorme.

LES MOTS PERDUS

Mon père me dit :

– Je perds mes mots...

Il me tend son fusil.

– Je ne sais plus comment s'appelle ce machin.

Je descends à la cave. Les écrivains tapent frénétiquement sur leurs claviers. Je m'approche.

« Coup », « mensonge », « grincement », « soupçon », « chasse », « fusil », « cave »...

Je reconnais les mots de mon père ; mais des suites de mots, ça ne constitue pas une histoire.

KEN INVESTIT

Après le dégonflement de la bulle nua-geuse, Ken a décidé d'investir dans des projets écolos, durables et éthiques. Je rigole pendant qu'il me sert la soupe de la finance ESR.

– Ben quoi... Tu n'y crois pas?

Il est un peu vexé, et déstabilisé, lui qui pensait devenir le héraut d'une croisade vertueuse.

– Je te donne un exemple. Je viens de mettre 100 k€ dans une biotech qui va développer un naissain de baleines naines.

– Des baleines naines!!

Je suis ébahi devant tant d'humaine crédulité... Il me sent au bord de l'ironie.

– C'est une *french start-up*, qui a mis au point une manip génétique, très respec-

tueuse de l'environnement, pour accélérer la repopulation des baleines dans la mer. Pour favoriser leur dispersion, ils ont bloqué le gène de croissance. Génial, non ?

– En effet ! Tu devrais en parler à mon copain Alphonse. Tout ce qui est bonsaï l'intéresse. Moi, depuis mon aventure avec le tigre de salon, j'ai tendance à me méfier.

UNE EXPÉDITION

Mon père a sa tête des coups tordus, et le fusil qui va avec. Il me dit :

– On part en expédition !

J'ai beau n'avoir que dix ans, il m'oblige à le suivre.

– Faut que tu apprennes.

Nous partons à Mobylette, moi sur le porte-bagages. Le fusil me cogne la hanche, mais je n'ose rien dire... Il fait nuit. Mon père n'a pas allumé son phare, pour ne pas se faire repérer par les gendarmes, sur le qui-vive d'après lui.

– S'il y en a un qui se pointe, il regrettera d'être venu...

C'est un homme sombre qui s'enfonce dans le goudron de la nuit, conduisant son vélomoteur noir, avec un gamin pas trop

rassuré à l'arrière. Arrivé dans une clairière, mon père stoppe sa machine. Il hume.

– Tu les sens, ces salopards, avec leurs billets plein les poches?

Je ne sens rien. Je n'entends rien. J'ai froid...

Un coup de feu.

– Je crois que j'en ai eu un! jubile mon père entre ses dents...

Nous courons vers un corps, qui gigote sur le sol.

– Éloigne-toi, petit. Ça va pas être beau...

Je me tiens à l'écart et me bouche les oreilles pour ne pas entendre le coup de feu fatal.

Mon père revient, des liasses de billets à la main, avec des traces sanglantes.

– On les passera à la machine à laver. Ils seront comme neufs... Des francs suisses, on ne rentre pas bredouille!

C'est bien plus tard que j'ai découvert la transhumance des banquiers entre la Suisse et la France. À l'époque, on habitait un petit village du Jura, pas très loin de la frontière...

SEL

À Christophe, paludier.

Dans notre ville, si on se retourne on est transformé en statue de sel.

– On va chercher du sel, me dit mon père.

On sort la brouette. Du monde dans la rue.

– C'est bon signe.

Mon père se frotte les mains et siffle. Personne ne se retourne. Il grommelle :

– Zut ! Que des autochtones !

Les gens du pays ne sortent jamais sans leurs bouchons d'oreilles.

On repère un couple de touristes. Nouveau sifflement. Ils font volte-face... Gagné ! On les charge sur la brouette pour les rame-

ner à la maison. La femme est installée dans la salle à manger. Comme ça, on a la salière à portée de main.

– Les blondes tirent sur le muscat, les brunes ont une note boisée, affirme mon père en connaisseur.

Les hommes, ces lourdauds, sont concasés et utilisés pour l'eau de cuisson ou saler la rue, l'hiver.

LES GÉANTS DE PIERRE

Mon père croit dur comme fer en l'existence des géants de pierre, qui vivent dans la montagne Brumeuse.

Les écrivains se moquent de lui :

– Vas-y voir ! Ces légendes sont des creux à l'âme !

Mon père trouve la formule élégante, ce qui ne l'empêche nullement de leur botter les fesses. Ils se plaignent amèrement :

– Aïe aïe aïe (trois fois). Qu'il est dur de dire la vérité ! Et quelle récompense en retirons-nous ? Même pas un livre publié !

Ils retournent, amers, à leurs machines à écrire, qui cliquettent lugubrement dans le crépuscule du soir.

– Les géants de pierre, je les ai vus en rêve, me dit mon père. Un jour, nous irons à leur rencontre et nous leur broierons les os.

LES BATEAUX

À Félix le navigateur.

Les rues de la ville sont encombrées de bateaux, des petits, des gros : des voiliers à un, deux, trois ou quatre mâts ; des bateaux à moteur, de la modeste barque de pêche au transatlantique. Et des gens de mer sur tout cela, affolés, conscients de n'être pas à leur place.

Un paquebot écrase des maisons, des piétons. Le capitaine, sur le château avant, fait de grands signes pour écarter les imprudents de son chemin...

Mon père hoche la tête et lève un doigt.

– Le temps est à l'orage. On en a pour deux ou trois jours. Comme dit le proverbe : « Paquebot dans les rues, pluie à c* rabattues. »

NAINS EN OR

En creusant une tombe pour enterrer un écrivain – un des moins bons, qui ne produisait que des haïkus en forme de poire –, mon père a découvert un dépôt de nains de jardin en or.

– Ça date au moins du Moyen Âge, a sifflé mon père, en expert.

Creuser le fatigue. Il a mis les écrivains les moins maladroits au boulot. Mais ça ne va pas comme il veut.

– Ils m'en cassent trop. Un nain en morceaux, ça vaut moins qu'un nain entier...

Il réfléchit un temps, puis ajoute :

– Un peu le contraire des écrivains...

Personnellement, je ne vois pas le rapport, mais je ne veux surtout pas le contredire, des fois qu'il me demanderait de creuser...

KEN ET LA VRAIE VIE

Surprise, ce matin, en allant au bar des Navigateurs de l'Immobile: Ken, le trader, derrière le zinc à essayer les verres. Je l'interroge:

– Une nouvelle étude de marché pour un placement sécurisé à haut rendement?

– Pas du tout, me répond le Michel-Ange du trading haute fréquence. J'évalue le dispositif «travail dans la vie réelle», avec retour sur investissement chaque fin de mois.

– Tu veux parler du salaire?

– Ah! ça s'appelle comme ça?

– Et pourquoi avoir choisi le bar des Navigateurs de l'Immobile pour ton évaluation?

Il prend un air contrit.

– C'est le seul endroit qui m'accepte à l'essai. Apparemment, le trader n'a pas bonne réputation dans la vraie vie.

LES AMOURS EN CAGE

Je rencontre Ken, l'Attila des fonds de pension, au guidon d'un vélo-cargo flam-bant neuf.

– Superbe machine! Mais tu n'es pas au bar?

Ken, désabusé:

– Ma période d'essai n'a pas été concluante. Le diagramme de Pert n'était pas lisible.

Un temps. Puis grand sourire:

– T'as vu ma nouvelle entreprise? Je vends des amours en cage.

Il descend de sa selle et ouvre le compartiment cargo. Une dizaine de petits amours joufflus s'y morfondent, déshydratés. L'arc en berne, le carquois de travers et la flèche languide.

– Ils n'ont pas l'air frais, dis donc...

– Ah zut! J'ai oublié de les arroser.

Avec un vaporisateur, il les asperge d'eau de rose.

Les petits gaillards reprennent des couleurs.

Je demande, pour faire la conversation :

– Ça se vend bien?

– Si tu en achètes un, tu seras mon premier client, répond-il, plein d'espoir.

– Ben... c'est que j'ai déjà un hortensia... Et puis, qu'est-ce que j'en ferais, d'un amour en cage? Depuis que ma femme a été mangée par le tigre de salon, j'ai le cœur en berne...

Ken réfléchit un instant :

– Tu l'élèves au grain bio et, dans trois mois, tu le manges. C'est meilleur que le poulet.

LE MÉDECIN

À Jean-Louis, disciple d'Hippocrate.

Mon père n'est jamais malade. Une santé de fer.

– De l'acier carbone! précise-t-il avec fierté.

Son secret?

– Je ne vais jamais chez le médecin. Tu comprends, ces gens-là commencent par te trouver des maladies, puis te bourrent de médicaments et, en peu de temps, tu broutes les pissenlits du mauvais côté.

Il n'a peut-être pas tort...

Hier, je lui rends visite. Pas en forme, le paternel. Il se traîne d'une pièce à l'autre en s'appuyant sur son fusil, qui commence à rouiller. Il me tend la clé de la cave.

– Faut donner à manger aux écrivains...
Ça fait deux jours que je ne suis pas descendu...

Après avoir alimenté les scribouilleurs et essuyé leurs insultes, je remonte.

– Tu ne te sens pas bien? Tu as pris quelque chose?

– De l'huile essentielle de géranium, je me soigne avec ça depuis cinquante ans. Très efficace...

J'appelle les urgences. J'arrive à faire monter mon père dans l'ambulance malgré ses protestations fleuries. Cinq jours après, il revient chez lui, gaillard comme avant.

– Juste une petite péritonite. Je m'en serais sorti comme d'habitude si tu ne m'avais pas forcé à y aller. Maintenant, il va falloir que je fasse mon testament, fils indigne!!

BOMBASSE

– Je n'aime pas les bombasses, me dit une amie lesbienne. J'en ai essayé une, une fois. Elle m'a explosé dans les bras.

CONCEPTS STORES

Nouveau Ken, toujours fertile en inventions dérisoires.

– Alors, les amours en cage ?

– J’ai été victime d’une cabale végano-jardinière.

Je fais semblant de le plaindre :

– Dure époque pour les innovateurs.

Son visage s’éclaire.

– Je tiens enfin **LE** projet, qui ne peut que réussir. Un taux de croissance à deux chiffres et un Ebitda à rendre jaloux les meilleurs *performers* de la *new tech*.

Je ne comprends rien à son charabia.

– Mais encore ?

– Je vais créer une chaîne de concepts stores...

– Ah oui, ces épiceries où on te vend le paquet de nouilles vingt euros.

Il hausse les épaules.

– Tu n'y es pas du tout. Dans mes concepts stores, on vendra des concepts.

Je n'en saurai pas plus.

VOYAGES

À Anne Le Fur, cartographe.

Mon père déteste les voyages, mais adore les cartes.

– Je me déplace dans ma tête, dit-il souvent aux écrivains – qui l’envient, eux qui restent confinés à la cave.

LE DERNIER ÉCRIVAIN

Un seul écrivain demeure à la cave, désormais. Un vieillard, taiseux mais aux yeux très mobiles. Il n'a pas écrit une ligne depuis son arrivée chez nous, il y a de nombreuses années. Mon père l'aère régulièrement, en l'employant pour de petits travaux de jardinage.

Un jour, pris de compassion, il va le chercher :

– Tu seras mieux là-haut !

Docile, l'écrivain le suit. Mon père lui offre un verre de vin, que l'écrivain refuse d'un geste gracieux. Mais il accepte volontiers la nourriture : il avale pain et jambon avec appétit.

Mon père dit :

– Tu peux rester avec nous, désormais.

Mais à une condition: tu devras écrire au moins un distique, en vers libres.

La contrainte semble raisonnable.

L'écrivain se lève sans rien dire et retourne à la cave méditer devant sa feuille blanche.

J'ai toujours aimé écrire des histoires brèves. La plus ancienne que j'ai retrouvée date de 1977, mais il y en a eu d'autres avant. Si je devais revendiquer une filiation, je lorgnerais du côté de Roland Topor pour l'absurde, de Pierre Bettencourt pour l'étrangeté, et, bien sûr, d'Ermanno Cavazzoni pour les écrivains¹ ! Quelques-unes sont parues ici ou là, mais la plupart, très récentes, sont inédites.

Le père dont il est question ici n'a rien à voir avec le mien, qui était un homme paisible et ennemi des armes.

Pierre LAURENDEAU.

¹ Ermanno Cavazzoni, *Les Écrivains inutiles*, Le Tripode, 2012.

(SUITE DU CATALOGUE)

20. Pierre Laurendeau, *La Folie des bords de Loire*, 2022.
21. Collectif, *30 Nouvelles Vues sur rue*, 2022.
22. *L'Ami du Clergé* (extraits), 2023.
23. Yak Rivais, *Maraboud'ficelle*, 2023.
24. Pierre Laurendeau/Éloïse Paul, *La Frontière*, 2023.
25. Comtesse de Ségur, *Un bon petit diable (révisé)*, 2023.
26. Pierre Laurendeau, *L'horrible meurtre au petit noir*, 2023.
27. A. Doriac et G. Dujarric, *Discours modèles... (extraits)*, 2023.
28. Bingue Gépété et Pierre Laurendeau, *Parapluie, Machine à coudre et Table de dissection*, 2023.
29. Alfred Jarry, *Éléments de 'Pataphysique pour les néophytes*, Préface, choix des textes et annotations de Stéphane Mahieu, provéditeur et régent au Collège de 'Pataphysique, 2023.
30. Pierre Laurendeau, *Le Passager clandestin, et autres histoires brèves*, 2023.

Achévé d'imprimer
en juillet 2023
pour le compte du Club Samizdat,
hébergé par
les Éditions Deleatur
Le Ponteil
05310 Champcella

ISBN 978-2-86807-348-8

Dépôt légal : juillet 2023

www.deleatur.fr

Tirage: 100 exemplaires

Impression UE.